IG ROUBA MAG

26 fr. - BUREAUX : A ROUBAIX, RUE NEUVE, 17 | A TOURCOING, RUE DES POUTRAINS, 42 ABONNEMENTS ET AMNONCES : Rue Meuve, 17, & Roubaix. - A Lille. rue du Curé-Saint-Etienne IX DE L'ABONNEMENT : ROUDAIX-Tourcoing : Trois mois, 13 fr. 50. — Un au, 50 frances — Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne : Trois : La France et l'Etranger, les frais de poste en sus. Directeur : ALFRED REBOUX

oris des abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue jusqu'il réception d'avis contraire.

AGENCE SPÉCIALE A PARIS : Rue Notre-Dame-des-Victoires, 28

9 bis. - A Paris, chez MM. HAVAS, LAPPITE et C", place de la Bourse, 8, et rue Notre Dame-des-Victoires, 34, à Bruxelles, à l'Oppice de Publicité.

ROUBAIX, LE 6 NOVEMBRE 1887

NOUVELLES DU JOUR

Suite d'un incident à la Chambre

Paris, 5 novembre. — Les témoins consti-tués par M. Arène et ceux de M. Millerand, ont échange des explications, desquelles il résulte que M. Millerand n'avait pas saisi le sens de l'interruption de M. Arènc. En conséquence, il ne reste rien de la parole

Le diner de la betterave Paris, 5 novembre, 9 h. 49 soir. — Ce seir à 7 heures, a cu lieu, dans les salons du Grand Véfour, le diner de la betterave. Le banquet était composé de 50 couverts.

Les associations des enfants du Nord et du Pas-de-Calais, M. le baron des Rotours, dé-puié, M. Depasse et le docteur Cassiaux, con-seillers municipaux de Paris, ainsi que MM. Carolus Durand et J.-J. Weerts, artistes peintres, y assistaient. La réunion a été très amicale. Les discours

icés ne contenaient aucune allusion

L'enquête

Paris, 5 novembre, 11 h, 35. — Les condi-tions de l'enquête votée par la Chambre, ont produit, dans les cercles politiques comme dans le public, une très mauvaise impression. onnaît unanimement que les gauches

On reconnaît unanimement que les gauches voulaient enterrer la question par une diversion malhonnète.

Les opportunistes et les radicaux se sont entendus, comme des larrons en foire, et il reste avéré maintenant que les tripotages sont le seul point de concentration.

MM. Clémenceau et Ferry ont bien executé le pacte convenu entre eux, l'autre jour dans la contraction.

es formulées à la Chambre par Les menaces formulees a la Chambre par les amis de M. Wilson et que nous avons re-latées ne sont peut-être pas étrangères à c résultat.

ssmaa. On prévoit généralement qu'un enquêteur e pouvant être enquête de nombreux candi-ats à la commission surgitont à gauche. Plusieurs candidatures sont déjà posées.

M. Grevy et l'enquête

Paris, 5 novembre, 11 h. 35 s. - M. Grévy rans, a novembre, i il il il so. — il orosy a regu ce soir queiques senateurs et deputés. Le président de la République a paru assez satisfait de la tournure prise par cette affaire; celà se conçoit, mais ou ne saurait trop le dire et le répéter, l'enquête n'aboutira pas; les gau-ches ne veulent pas que la lumière se fasse sur leurs tripotages.

Les votes des députés du Nord Paris, 5 novembre. — Tous les députés du Nord ont voté pour, dans le vote sur l'ensemble et contre le projet d'enquête.

Un entretien de l'ambassadour allemand avec M. Flourens Paris, 5 novembre. — M. de Munster, dès son retour, a en un court entretien avec M. Flou-

Il l'a assuré de nouveau qu'il a pu constater à Bertin le bon état des rapports existant actuelle-mant entre les deux pays et a ajoute qu'il croyait que des instructions avaient elé données aux fonc-tionnaires allerands des frontières en vue de pré-venir le retour d'inoidents fâcheux.

Construction de barraquements à Aunecy

Annecy, 5 novembre. — Le ministre de la guirre fuit construire 6 barraquements pour 1.500 hommes. Ces barraquements seront livrès pour la

La démission de l'évêque de Belley

On mande du diocèse de Belley à l'Unicers:

« S. G. Mgc Soubiranne vient bui-même de confiries a demission d'évêque de Belley.

» Dans une lettre à son chaptre, Mgc Soubirannebilare que, sa santé ne s'améiorant pas, il se trouve
us l'obligation de renoncer à l'exercice de ses
netions episcopales. »

L'Empereur Guillaume

Berlin, 5 novembre. — La convalescence de l'Empereur suit un cours regulier; les forces re-viennent petit à petit, mais le malade a encore besoin de très grands menagements.

Tirage d'obligations à Paris

Paris, 5 nov. — Ce matin, à dix heures, il a été procède publiquement, au Palais de l'Industre, sons la présidence d'un conseiller de préfecture, assisté de deux conseillers municipaux, membres du conseil de surveillance des Emprunts, au 51° trage trimestriel des obligations à rembourser pour l'amortissement de l'Emprunt contracté par la Ville de Paris en 1875.

Ace tirage il a eté extrait de la roue 31 numèros qui out droit, dans leur ordre de sortie, aux primes suivantes:

Le n° 396,991 gagne 100 090 fr.

Le nº 386,991 gagne 100,000 fr. Le nº 386,995 gagne 50,000 fr. Les trois numeros suivants, chacun 10,000 fr.: 328,754, 102,118, 258,153. Les quatre numeros suivants

754, 102,118, 258,153. se quastre numeros surrants, chacan 5,000 fr.: 490, 142,630, 131,450, 10,830. es vingt-cinq numeros survants, chacan 1,000 215 957 402 194

83 229 451 300 70 242 294 855 357 774 276 052 235 618 469.232 42 668 334 689 212.003 286.640 385.842 239.621 452 412 12 .385 347.558 446.747 Soit an total de 225 000 fra

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

(De nos correspondants particuliers et par Fil. SPECIAL) Séance du 5 novembre 1887 Présidence de M. Floquer, président La séance est ouverte à 2 houres.

La commission d'enquête L'ordre du jour appelle la discussion du projet de ésolution de M. Canco-d'Ornano, tendant à la nomi-ation d'une commission d'enquête,

Discours de M.de Bundry-d'Asson

M. de Baudry d'Asson. — Ce n'est pas une de-nande d'enquête qui devrait être soumise à la Chem-ne mats une demande en autorisation de poursuite outre M. Wilson. (Très bien, très bien, longue agi-L'usage abusif des sceaux, timbres, est puni par la

oi de six mois à trois ans de prison.

Or, le versement de do,000 fr. que le ministre des
mances n'aurait d'ailleurs pas du accepter, constitue
n aveu suffisant.
Il demande à M. le président du Conseil de s'expli-

quer à ce sujet. (Applandissements)
Je constate que le gouvernement ne dit rien. Le
pays juggra. (Mouvement prolongé).
La discussion genérale est close. ion generale est clo

Discours de M. Coffavru Un amendement

M. Colfavru.— de dépose sur le hireau un contre-projet tendant à faire porter l'enquête sur tous les faits admisstratifs et sur toutes les rissinations di-rigées contre la République.— (Exclamations à droite). Il ne faut pas que l'enquête vise seulement les personnalités par-dessus lesquelles on veut atteindre la République elle-môme. La lunière doit être complète mais indépen 'am-ment de toute hostilité personnelle.

Discours de M. Cunéo d'Ornano M. Cunéo d'Ornano. — Je n'ai jamais en intention que de faire la lumière sur l'administra-

l'intention que de faire la lumiere sur l'amoureration.

Si les républicains s'en alarment ils sont donc bien coupables. (Rires et applaudissements). Il scrait bien maladroit de soutenir que le besoin de lumière et d'honnécide réagit contre les institutions républicaires. Un general, peut-être plus malheureux que coup bie, a été le seut bone emissaire.

On dit qu'un autre général a ett pendant trois jours supplié par le gouvernement de s'en aller.

M. le présidont du consoil. — Je proteste. (Bruit à l'extremegauthe).

M. Cunéo. — Si on a laissé échapper M. d'An Hau consoil cest a catace des complices qu'on lui a déconverts. (Applandissements a droite. Violentes interruptions au centre.)

au centre.)
Pourquoi donc le gouvernement est-il opposé :
l'enquête? Pourquoi M. Rouvier a-t-il declaré qu'il
ne fallait pas ebruiter. l'affaire (Applaudissonents.

Discours de M. Rouvier

M. lo President du Consoil. — On a pretendu que l'alfaire avau ete suscuée par un sentiment d'hostilite inavousèire contre le prédecessori du genéral Ferron, on a pretendu même qu'on visait le président de la Republique. (Mouvement prolongé). De proteste contre ces accusations, sur mon honneur et ma conscience. (Tumatte protongé a l'extrême gauche). Au début de l'affaire le préfet de police a agi sous sa propre intitative.

sa propre initiative.

M. Pichon. — Vous fuyez la responsabilité. (Ap-

sa propre interest.

M. Fichon. — Vous fuyez la responsabilité, (Applandissements).

M. le président du conseil. — Je n'incrimine pas les actes du préfet, le me burne a rappeter les faits. (Nouveau bruit.)

Le ministro de la guerre était absent, à son retour li reçait le dosser et fut chargé de prendre des mesares disciplinaires contre le général Cafferel. A comment une indiscretion mit le public au courant de l'affaire et la justice s'en saist sans que personne ait songé a entraver son action. Une pareille peusée ne pouvait ventr au gouvernement (Protestation).

L'instruction a eté confiee a un megastra: qui est au-desses de tout soupçon — (nouvelles interruptions a ganche).— L'instruction n'etait pas close quand M. Guneo depose as proposition. Elle l'est aujourd'intipa debris de deux generax, anoma fonctionaire, aucun depute n'est compromis.— (Inmulte prolonge.)— Les accidantons relatives au trafic des acconstions sont laurees.

lausses.
D'aulieurs les faits de cette nature relevent de l'autorite judiciaire et non de celle de la Chambre. Si l'on ne vert pas commettre d'empletement, il faut laisser la justice suivre son cours.
Quant & X futs relatifs a l'abbas des timbres, ils sont counts depuis longtemps; l'is se sont produits aons 4 ministères qui n'ont pas cru devoir s'y op-

M. de Kergariou. - Ils sont aussi compables que

M. de Kergariou. — Ils sont aussi compables que vous. (Appraum sement prolongées).

M. lo president du conseil. — La Chambre est jugs. Mais est-ce que l'enquete est nécessaire pour apprecir la legatité de ces faits? Est-ce qu'une interpediation n'est pas suffisante (Excismations). Il en est de mems pour jes restitutions frégulières que l'on impute à l'enregistrement. Si le fait est vrai, il engage le ministère responsable; il est bien exact que M. Sadi-Carnot a refusé la restitution dont il aggit. (Triple salve d'applaudissements à droite et à gauche.—Longue agitation.)

Son successeur, M. Dauphin, a ordonné cette restitution, c'est lui qui est responsable et il serait certainement le premier à revendiquer cette responsabilité.

M. le présidant de la Paophilica primaire pour la contrainement de la présidant de la Paophilica primaire pour la contrainement de premier à revendiquer cette responsabile.

bilité.

M. le président de la République nizueun membre de sa famille ne pourrait exercer de pression, autrement le pact- constitutionnel ne serait qu'un vain mot; en ré-tuné ce que visent les auteurs de la proposition c'est la République elle-nême.

Une fois l'enquête ouverte, on ne parlerait plus des abus de l'administration, on prierait des scandalus de la République. Voilà le danger.

Une nation comme une familie ne doit pas étaler au grand jour ce qu'il peut y avoir de facheux chez elle.

Une enquête ne ferait que jeter le trouble dans le pays et permettre a nos ennemis du dehors de nous critiquer encere davantage. (Applaudissements au centre.)

Discoars de M. Salis

M Salis, rapportur — On pourait, il est vrai, interpeller le cabinet sur les faits d'outre a iménistratif, mais commont pourait en atteindre les audens ministres ou sous-secrétaires d'Etat? (Très bien.) M. Rouvier a soutenn que l'administration des postes ne saurait exercer ancun contrôle sur la corresponance qui vent de l'Elipsée, mais alors pourquoi a-til accepte une restitution de 40,000 fr.

L'enquée est nécessaire aussi pour que le prâtet de police découvert par sou supérieur puisse s'expliquer.

Discours de M. de Cassagnac

M. de Gassagnac. — M. le président du Conseil a été d'avis qu'n faillait leisser faire la justice sondevoir et avoir confiance dans la magistrature; cependant on ne peut oublier que 2:000 magistrats ont été chassés de leur siège et que les magistrats républicains sont à la mercit de la puissance politique qui dispose de tout, même de la justice. (Applaudissements d'roite ; rumeurs au centre).

Que s'est-il pass'? Les petits coupables ont été pris ; le gros coupable ne l'est pas. On ne peut donc rien autendre de la justice. (Fres bien ! Très bien !)

Ge qu'on a voulu, c'est une répression d'un chatiment. Le seul moyen d'y arriver c'est la commission d'equetie.

Ce qu'on a voulu, c'est une repression d'un chaument. Le seul moyen d'y arriver c'est la commission d'enquête.

Quand son œuvre sera faite, l'heure de l'interpellation viendra pour demander au ministre d'appliquer les lois. (Assent.ment général.)

Quant a présent il n'y a pas d'interpellation postible. On ne peut réveliler les ministres passés qui doment dans la vallée de Jusaphat. (Rires.)

Il y a eu des infamies. La légion d'honneur destinée à payer le sang de nos soidats, a servi a regler des fournissens. (Mouvement prolongé.)

Il y a eu des dossiers détournes, des associations avec des recevoirs généraux, il y a enfin un aveu, l'aveu du coupable.

L'aveu du coupable.

Maior et restait de qu'il en coute aux petits pour frauder le trèsor.

On est sans pitié pour les miérables, mais quand le compable est dans un palais, la foudre ne l'atteint pas, (Vifs applandissements).

L'enquête doit être faite, Il s'agit de savoir si on peut instalier une agence où r'on trafique de tout dans un palais presene public.

nquête doit erre name.

instalier une agroce où l'on trafique de teue un palais presque public.

us le cas ou les républicains se refuseraient de us le cas ou les républicains aurait le droit de les accuser de complicite. (Applaudissements pro-longés.) Adoption de l'amendement Colfavru

Le contre-projet de M. Colfavru est adopté après pointage, par 164 voix contre 257. Discours de M. Jolibois - Nouvel

amendement M. Jolibois. - Le principe de l'enquête vient

adopte. - Contre vous. (Exclamations à roite) M. Jolibois. — Mals il faut faire disparaître toute

dreite)
M. Jolibois. — Mals il faut faire disparsitre toute équiveque.
Du moment que l'enquête est admise, qu'elle soit limitée ou non c'est au fond la même chose.
La droite avait réservé son vote pour le texte de la commission, mais les membres qui viennent de voter contre le texte de M. Collavru n'en sont pas moins partisans de l'enquête.
Je propose une disparsition additionnelle tendant à investir la commission d'enquête des pouvoirs les plus ciendus qui a carriennent à toutes les commissions d'enquête des pouvoirs les plus ciendus qui a carriennent à toutes les commissions de la commission d'enquête des pouvoirs les M. Coffeyru. — C'est là une disposition inutile. M. Jolibois veut sais doute ouvrir une porte pour entre dans la majorité.
M. Cunde d'Ornano. — Si je ne vous avais pas ouvert la première porte, vous ne seriez pas entré. (Rires et applaud sements).
M. de Cassagnac. — C'est une question de bonne foi — la droite n'a pas voté la preposition Colfavru parca qu'on l'a, à dessein, tellement étendue qu'elle sera pratiquement irrealisable.
En repoussant un mensonge et une hypocrisie la droite a voulu protester contre cette manœuvre. Mais

c'est elle qui avait demandé l'enquête et ce ne sera nas alle qui cherchera à la restremére. (Applaudisseelle qui cherenera a la gauche) La proposition de M. Jolibois est adoptée par 315 voix contre 134.

Adoption de l'ensemble du projet L'ensemble du projet est adoptée par 445 voix contre 84.

Crédit pour la marine La Chambre aborde la discussion du projet, portan nuulation de l'ouverture d'un crédit de 19 millione pour la marine.

Après un échange d'observations entre MM. d'Ail-lières, Menard Dorran, de Mahy, Birhey, de Duuville-Mailléleu, le projet est adopté par 286 voix contre 26.

La Chambre décide que la commission d'enquête sera nomme marril dans les bureaux.

La séance est levée. Séance lunds.

Physionomie de la séance

(D'un correspondant particulier)

La gauche radicale réunie à une heure pour dé-liberer sur la demande d'enquère, a pris connais-sance du contre-projet suivant au rapport Salis, présenté par M. Colfavru et qu'elle a cusuite adopté.

presente par M. Collavra et qu'elle à casaite adopte.

** La Chambre résoire, à faire respecter l'administration de la République, soit par les agents de cette administration, qui auraient manqué à leurs devoirs, soit par ceux qui, par des accusations ou des insinuations nor justifiées, auraient porté atteinte à l'honneur et à la considération de cette administration ud ses agents, décide:

** Une commission de 22 membres sera nommée dans les bureaux afin de procéder à une enquête générale sur tous les faits touchant à l'administration et qui lui paraitront de nature à mériter soit un blàme, soit une répression.

** On remarquera que cette proposition, entre parenthèse, conquetres peu clairement, étend l'enquête et ne l'applique; as à des personnalités.

**Dans la salle des séances et surtout dans les tribuses publiques, plus de monde encore que jeudi, si possible, la préfecture de police devait être mise en cause.

On constate la présence de nombreux employes

etre mise en cause.

On constate la presence de nombreux employes de cette administration.

M. Wilson n'est pas à son banc.

Très nerveux, M. Rauvier, et assez conborrassé quand M. de lévadry-d'Asson, descendanadela tribune, foi a nois sous les year l'article du code, relatif à l'usuge abusit du timbre et des secaux.

C'est au milieu d'un tamulte continuel, d'interruptions persistantes de la part de l'extrème gauche, qu'à parle le précident du Conssit. M. Proquet a dina plui leurs reprises, mencer les membres de cerore de la Chambre des penalités ré, lementaires, it s'est meme produit un incident qui a cu pour consequence un cohange de témpius.

Lorsque M. Rouvier a jeru devoir dire que c'était. Phonneur du gouvernement republicaid de tout faire au grand jour, de ne rien cacher, « c'est notre honneur et notre bâtis s'est écrie M. Arène — parlez pour Yous, réplique M. Millerand «. Ces deux messieurs paraissent même, au nom de la concentration républicaine vontoir en venir aux mains pendant que leurs coréligionnaires politiques s'interpellentà qui mieux meux; M. Floquet agit en vain sa sonnette de la main droite pendant que, de la main gauche, il s'épouge le front.

Les témoins constitués par MM. Millerand et Arène sont MM. Clemenceau et Labordère pour le premier, Baratte et Chomson pour le seconi.

Tout en ne possunt pes la question de conflance, M. Rouvier s'est très fortement engage. Les amis etaient déjà inquiets.

Très clair, très caline, très applaudi par la

très c'air, très calme, très applaudi par la droite, très écoute par la gauche a eté M. de Cas-

Adoptant le projet Colfavru contre lequel a voié Adoptant le projet Colfavra contre lequel a voié toute la droite qui ne s'est pas laissae prendre à ce piège, les républicans ont voula une enquête sur tout sauf sur les tripoiages de M. Wilson et Cie. On réddière les féneutrations de jaist contre le 16 mai, sans se rappeter qui la Chambre en 1877, à la demande de nièse en accusation des ministres, répondit par une fin de non-recevoir. M. Brisson fat charge du rapport.

En somme, et d'après les considerants mêmes du contre-projet, accusations on insinuations uon justifiées, c'est une véritable enquête contre la presse. M. Charles Laurent est bien plas sur la sellette que M. Wilson.

Ce d-rnier fait, paraît-il, courir le bruit que si, par hasard, on enquête trop ouvertement contre lui, il saura bien, si on le fait sauter, en faire, lui, sauter d'autres. M. Gendre, d'après ect on-dit, aurait en sa possession des douments contre plusieurs gros bonnets radicaux, MM. Lockroy et Clèmenceau.

cau.

On enquêtera sur la conspiration des journaux conservateurs, le Soleil du Midi peut ètre sûr de son affaire; on enquêtera sur la conspiration orleaniste, sur Henri IV, ctc.

Coincidence, c'est un radical à tous crins, M. Colfavru qui, suivi par ses amis et l'extrêmegauche, sanve M. Grevy et son gendre.

La noyade du prefet de police par M. Rouvier aura plusieurs consequences interessantes dont on trouvera l'echo demain dans plusieurs journaux.

On assure que le XIX° Siècle sera curieux à lire. — Sans réciame.

M. SPULLER DANS LE NORD Le transfert des Facultés à Lille

Les réceptions à la préfecture une heure ont eu lieu dans le salon des Mare-ux les receptions officielles. M. le ministre chaux les receptions officielles. M. 13 ministra avait à sa gauche M. le profet du Nord, et à sa droite M. le général Billot. Derrière eux se te-mient M. le gouverneur de Lille, le sous gouver-neur, les seus-préfets du departement, les con-seillers de préfecture et les aides de camp des générales. generaux.

généraux.

Acom ordre de préséance n'avait été réglé.

Les différents corps étaient reçus, des leur acrivée. Le conseit municipat de Litte a éta admis le premier à présenter ses hommages à M. le ministre; pais la magistrature ayant à sa tête M. le processor général.

tre; pais la magistrature ayanta sa tele M. le procureur genéral.

Les quatre Facultés de lettres, de droit, de sciences et de medecine, conduits par leurs doyens, auxquelles s'etaient réunis les professours des lycres et collèges ont été ensuits introduits.

M. le ministre leur a adresse un assez long discours sur la réunion des Facultés de Lille expri-

cours sur a reunon des Facultés de Lille expri-mant la conflace du gouvernement sur la pros-penté future de ces Facultés.

Ont eté reças ensuite, les membres de la Cham-bre de commerce et du Tribunal de commerca, les Societes de géographie, des sciences et des musées commercial, les membres du comice agricole ayant à leur tête MM. Helen et Valiel-Roger.

M. le ministre a répondu très simplement et M. le ministre a répondu très simplement et très brièvement aux paroles de bienvenue et a promis son concours et ceiui de son collègue du commerce, M. Dautreme, pour l'amélioration de la situation commerciale et agricole.

MM. les membres du clerge, MM. les consuls Crèpy et Venot en grand uniforme, l'esprofesseurs du Conservatoire de musique et des Ecoles académiques ont été eusuite admis.

Pendant ces réceptions, MM. les généraux Comie, Duhem et Frélaut, entourés de tous les officiers de la garnison, attendaient jeur tour de reception sur le trottoir de la Prefecture.

Les commissaires de police, tous en uniforme,

stationnaient non loin de là. Nous croyons qu'ils ont ét : riçus avant le corps d'officiers. A une heure et demie, les receptions étaient term n'es. Un grand nombre de sergents de ville

et d'agents de la sureré avaient été placés pour maintenir la foule qui n'était pas venue. On pouvait à peane compter quelques containes de

La séauce de rentrée des Facultés A deux houres et demine, la séance solenneile de entrée des Facultés a ea lieu à l'Hippodrome, a décoration état la même que pour la distribu-ion des prix du lycée. A propos de cette séance, de ons d'abord que les ettres d'invitation étaient ainsi libellees : « J'ai l'honneur de vous informer que la séance de rrent ée des Facultes et Ecoles de même de des de l'entrée des Facultes et Ecoles de même de des

Apsachie...
Pourquei Ecoles de médicine? Il y en a donc usicons? C'est ce que se sont demandé pas mal mos concitoyens, legérement intrigués par cette condo. On a ait distribue des invitations à profusion

formule.

On avait distribus des invitations à profusion: assis la saite dait à peu près comble. L'amphith âtre, du moins, clart absolument garni: il y avait moins de monde aux galeries.

Publis presque exclusivement officiel et où prédominait relément universitaire. Quantite d'instituteurs des alontours avaient obtenu la permission de se rendre à Liile pour la circoustance.

L'estrade etait reservée aux universitaires. A la place d'honueur, M. Spuller ayant à sa droite le maire de Litle et à sa gauche M. Couat, le nouveau recteur. Tous les professeurs des quatre Facultes etaient revêtus de la robe bordée d'hermine. Ce mélange de jaune, de violet, de rouge et d'auazonte produisait un effet assez pittoresque.

Au pied de l'estrade, les faut-uifs installés sur la prise etaient orcupes pur IM. les generaux Billot, Lévy, de France, Comre, Delagrange, et plusieurs ottaiers superieurs; le préfet Saisset-Schneider, Poirson, les sous-préteis du departement, les conseillers de préfecture, les adjoints et conseillers municipaux de Lille, et divers fonctionnaires de toute cuegorie.

Après l'execution de la Massailleise par la musique des supeurs pompiers. M. Gery Legand et si les de promoine un dissours où il a fait les compliments c'usage au ministre et retace l'histo-squè de la question du transfri des Facultes.

M. Court, que nous vient du-et-ment de Bor-

to M. Gonat, qui sons vient die de ment de Bordeux et ne deut pas compitte u a rot de ce qui couc fine neure pays, a ensuite pare, dans an interminación faires des avantages, que le tensfert est appeie à mourrer à la région. M. Comit a un organa des plus defectieux, et 5 m pass d'auditeurs out par apprécier les ena mas de son éloquence.

quent.

Le tour de M. Souller est vone. Son discours, s'il referenct beoreoup de branchès, a en, du moins, et avantage sur celui de M. Count, d'etre lu d'une voix chaire et d'èire entenda de toutes les parties de la saile.

M. Soulles course une par déclarer que de quel-

moins convaringe sur colui de M. Count, d'etre la d'une voix caixe et d'être entenda de loutes les parties de it saile.

M. Saulèr-commence par déclarer que da quelque cole qu'il post ses regards, it ne découvre que les premiers effets d'une mesure imprevue et annouée depuis magiemps et qui doit tourner au pris grant profit de l'instruction de la jeunesse et des progrès de la ciènce.

Il fait féloge du personné enseignant et remercie les corpse etus qui s'associent à la fête.

Si le transfert a cause à Lille de la joire et de la reconnaisance, il a provoque afficer de vils regett.

Lil e a merite de deveuir la métropole savante et interaire de cette industrieuse région du Nord. Ette l'a merite par ses sacrifices considerables pour la cause de l'enseignement et son infatigable perseverance. Si senvieux et ses jaioux, au lieu de l'attaquer et de la maudire, auraient du commencer par l'imiter. (Applaufissements répétes.)

M. Spuller termine en parlant de l'importance du rôle de l'ense gnement dans la democratic.

a L'acole, di-il, est le temple de la foi des temps nouveaux çotte foi péantiren de plus en plus anns la nation, elle durera, elle est deja en train de tout reuou veler dans la plays. Ce discours à éte brayamment applaudi par le

> cans la nation, elle durera, elle est deja en tran a de teut renouveler dans le pays. > Ce discours a été breyamment applandi par le public officiel qui remplissait le salte et on a crié à plusieurs reprises : « Vive Spuller! > Aucun moident ne s'est produit durant la cérémonie, qui a pris în à 3 h. 45.

Le monistre a ensuite rendu visits ou Le muistre a etsuite rendu visito au maire et aux principales autorités.

aux principales autorités.

Le branquet

Bien que le banquet fut annonce pour 5 h. 1/2,
on ne s'est mis à table que vers 6 h. 1/2.
C'est dans ne grande tabagie de l'ancion cercle
du Nord que la table avait été dressée. On y comptait au moins 300 converts reservés aux notabilités
officielles, aux savants, aux professeurs des facuités, des ecoles academiques, etc.
Nous passons sur le dincr en loi-même, rapidement servi par l'Hôtel de l'Écrope, pour arriver
au moment intéressant, celui des toast.

M. Gery Legrand, maire de Lille, a ouvert le
feu, en portant la sante de M. Grévy, « auquel la
démocratie l'illoise tient particulièrement à manifester son respect dans les circonstances que nous
traversons.

traversons. »

Il a bu également au ministre « qui a tenu à inaugare lui-même, nos facultés et qui precédemment s'était acquis des droits à la occounais sauce républicaine de Lille, notamment en donnant, il y a 5 aus, une conférence à l'Hippodrome au prefit des écoles laïques. »

Li acquarent e d'avair su mettre dons la oues-

sance republication de Lille, notamment en donnunt, il y a 5 aus, une conférence à l'Hispodrome au profit des écoles laïques. »

Il le remercie « d'avoir su mettre, dans la question du transfert, au-dessus des interêts particuliers, les intérêts de l'enseignement. »

« Je bois aussi à M. Berthelor, le prédénateur de M. Spuller, qui, dit-il, avant si bien préparé l'œavve que le amistre actuel de l'instruction publique a achevée. »

Enfin, il porte un toast special « aux hommes éminents qui out fait, à la ville de Lille, l'honneur d'assister à la grande fête d'inseguation, voiamment aux representants de l'Université de Gands et termine par un mot aimpile pour M. Liard, directeur de l'instruction publique.

Le doyen de la Faculté des lettres, de Gand, répond à M. Grey Legrand, par ausqueus pinesses de politesse, puis M. Spuller prend la paroie.

Nous nous attendions à un discours politique; M. Spuller n'est pas sorti des questions relevant particuièrement de son ministère.

Il a commence en proposant aux assistants de lever leurs verres en l'honneur du président de la Republique et de prendre ainsi parti « pour 60 aus de probité qu'on essaie de termin. »

Puis, s'adressant à M. Gery Legrand; « M. le Maire, a-t-it dit, vous avez bien voelu rappeler les raisonque j'ai d'être dévone a la ville de Lille, que j'affactionneu, mais, je dois le dire, ce n'est pas cette affaction qui m'a guide en transférantici les facultés de Douri ; je n'ai eu, en vue, que les interêts supéreurs de l'ensi ignement que la République marche.

« J'atne mieux votre écorgie, votre perséverance que votre argent, votre argent est le bien-rance que votre argent.

Il se placeamsi a la tele des cites qui re la République marche.

« J'aime mieux votre énergie, votre persévérance que votre argent. Votre argent est le bienvenu, mais ceia peut se gaguer, tan lis que l'éner-

gie ne se gagne pas.
« Je l'ai admirée cette après-midi à l'Hippod'orme, en voyant l'accueil que votre cite faisait à ma parole. Al l'est que lorsqu'on s'adresso à la démocratie en est sur d'être compris par cile, mais il faut lui parler de ses devoirs et non pas de ses droits, dout elle est disposee à abuser, de ses devoirs envers elle-même, surtout en l'avertissant que ses fautes seraient préjudiciables à la France.

France.

» Nous travaillons à ce but, en créaut de grands centres universitaires

» Nous sommes les artisans d'un nouvel ordre

Notes commence les attendes du mover order controller. Actor les écoles que nous inaugurens aujourd'hus, fercat non sentement des horames mais des conduntents d'hommes. »

M. Souller ajoute que cette journée marquera dans sa vir; il dit un mot armable aux savants et prodame que nut n'aime la patrie d'un amour plus sincère que ceux qui vouent leur vie au procès de la satience. grès de la science.
Il a aussi un mot parliculier pour l'Université

Il a aussi un mot particulier pour i ourversue de Gand, en qui il admire sertout «le zèle à défendre les principes de la libre-peusée. »
Il boit «à l'union des citoyens do Nord, à la ville de Lille, toujours si généreuse dans les questions d'enseignement, enfin à la science qui fera la paix citovens et les nations.

La représentation de gala au Grand-Théâtre

A 8 h. 1,2 tout est fini.

Salle comble, exclusivement composée d'étu-diants et de personnages officiels. Dans la loge du maire, nous apercevons M. Gasten Boissier, membre de l'Acadèmie-Française; les autres loges sont pleines de conseillers de pré-fecture, de sous-préfets, d'officiers en grande

fecture, de sous-prefets, d'officiers en grande tenue et de magistrats.

Dans l'avant-scène de droite (premier étage) se trouvent plusieurs généraux de la garnison.

Le reste de la saile fourmille de professeurs, d'instituteurs et d'institutrices. Eu somme le coup d'œil est assez curieux.

Messicurs les Etu liants se montrent exubérants et entonnent plusieurs chœurs; quelques-uns commencent même un cantique, mais des chut énergiques leur imposent silence.

Enfin, A 9 heures moins le quart, le ministre fait son entrée dans la loga préfectorale. On joue la Marseillaise, pois la representation des Huguenote commence.

note commence. Après le 5e acte, M. Dulinchante la Marseillaise, dont le refrain est repris par une partie de l'as-

A I heure, tout est terminé : la soule des étuits sort bruyan ment, mais sans incidents. La moirée Nous venons de parler de la representation gra-turte. De huit heures et demie à neuf heures, les abords de Grand-Théatre out présenté une vive animation et la foule y était quelque peu hou-

On distribute the second, on recriminal avec americane. Un grain non-rer d'universitaires et surtout d'austituleurs n'avaient pu frouver place du si le saite et cete desconvence feur était fort desagrècte.

La façais de la Graude-Garde, de l'Hôtel-de-Vine, de la Prefecture et de la Gara étaient illumines; quant aux illuminations particulières annoncés, nons avens en beau regarder, nous n'en avens pas descouvert la moisider l'acc.

En debors de la Grande Placy, d'atait absolument le Line des samedis ordinaires, il n'y avait ni plus ni mois d'ammution.

plus ni moiss d'animation.

A minut et dem, les stadiants de l'Etat, précèles d'une fanfare qui jouait simptemellement
la Marsotheise, se sont rendus en corps, par les
rues Nationale et de Sofferino, au Paluis-Rameau,
où un pench était offect au ministre et aux autoritise. En passant devent le collège de St-Joseph, un

En passant devant le collège de St-Joseph, un certain nombre de ces jeunes geus ont eu le mauvars goût de pousser les crisder « Abasia calottiel A bus ies Junites.»
Le pursols s'est prolongé fort avant dans la noit. D'antre part les braffards foisonnaient dans les rues, les uns graiont : « Vive Spuller ! les autres: A bus Spuller ! Vive Boulanger ! « On chantait même braucoup la Roone!
En résume, la fête d'hier a etc essentiellement une fête universitaire et la population litio ise y est demeurce parfaitement indifferents.

Le conscrit et la payse, éternel sujet de chansons, de vaudevilles, de caricatures, pour les indifférents et les plaisantins qui rient de la naïveté du soldat nouvellement enrégimenté; éternel sujet de larmes et de déceptions pour ceux qui rêvaient de rester unis et que la destinée sépare, destinée cruelle, quand elle ne ramène pas au foyer celui qu'elle en a arraché. Dans ces jeune hommes enlevés à leur village, aux tra vaux delaterre, ahuris par le changement ne comprenant pas grand'chose à cequ'or leur enseigne, tremblants sous une discipline dont ils s'exagèrent la rigueur, effarés, exposés aux «farces» des « anciens », gonflés de regrets qui les étouffeut et qu'ils gonnes de regrets qui les ctounent et qu'ils n'osent exprimer, il y a certes beaucoup de niaiserie, de maladresse, de crédulité dont on abuse, mais il y a aussi des souf-frances cachées, une sorte de désespérance qui les énerve, un souvenir permanent qui emporte leur pensée vers la chau-mière maternelle et leur donne le « mal du pays » ; mal étrauge, sans manifestation apparente et dont on meurt. Tous les esprits ne sont pas aventureux ; parmi les paysans, parmi la forte race qui retourne la globe et jette le grain dans le sillon, il n'est pas rare de rencontrer des âmes réveuses, des cœurs tendres, que la na-

ture semble avoir pénétrés de sa poésie. Se souvient-on des paroles de La Bruyère que, dans plus d'un cas, l'on pourrait encore rappeler aujourd'hui : « L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagnes noirs, livides et tout brûlés du soleil. atta chés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniatreté invincible : ils ont comme une voix articulée.et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine; et en effet ils sont des hommes! » Au milieu de ces « femelles » on en peut trouver, sans chercher bien longtemps, à qui nulle délicatesse de sentiments n'est inconnue. Les sabots n'y font rien, non plus que le jupon rapiécé, les bras rouges, le visage hâlé, la main calleuse et la chevelure en désordre ; ce n'est que l'enveloppe à demi détruite par le travail assidu : allez au fond qui est intact et vous découvrirez peut-être des qualités exquises dont plus d'une dame à falbalas pourrait être fière. Entre paysan et pay-sanno il se joue des idylles qui semble-raient justifier les bergeries de Gesner et de Florian. Pour ces âmes simples la mo même ne dénoue pas ce que la vie avait

Bien souvent, dans les campagnes, c'est aux jours de l'enfance que naissent ces

affections qui résistent à l'action dissolvante du temps, à l'absence, et ne prennent fin qu'au dernier soupir. Les scènes de Paul et Virginie, l'immortel roman de Bernardin de Saint-Pierre, se déroulent dans l'île de France : des bourgades perdues en nos provinces en ont vu de pa-

Dans l'arrondissement de Gannat, au

département de l'Allier, existe le petit vil-lage de Verneuil, qui a dû jadis avoir quelque importance, car on y voit une église romane et les ruines d'un château fort, mais qui est bien déchu aujourd'hui, car il ne compte guère que six centshabitants pauvres pour la plupart et vivant du pro-duit de la terre. La naquirent en 1844 deux enfants de sexe différent, que nul lien de parenté n'attachait l'un à l'autre; le garçon se nommait Claude Pagnon et la fillette Jeanne Depresle. Ils grandirent ensemble, un peu au hasard, sur le seuil des maisonnettes, dans l'herbe du pré, sous les noyers dont on gaulait les noix. Des qu'ils furent en âge d'utiliser leurs forces, on les employa aux champs; le dimanche ils se retrouvaient après la messe, naturellement, sans s'être cherchés. Ils s'en allaient au long des haies mangeant les mûres qui leur faisaient les lèvres violettes; sous les coudriers ils cueillaient la « nouzille »; Claude grim-pait aux arbres pour dénicher les œufs de merle et Jeanne était contente. Parfois ils montaient aux ruines du vieux château, écartaient tes ronces, et, le cœur battant, cherchaient l'entrée d'un souterrain légendaire dans le pays ; il existait, nul n'en avait jamais douté, mais personne ne l'a jamais découvert. Claude, qui était leste comme un chat, ôtait ses sabots, profitait des interstices des pierres effritées par l'âge et allait cueillir quelque touffe de ravenelle épanouie au sommet des murailles. Avant la nuit on revenait à Verneuil et on estimait que l'on s'était « bien amusé ». Côte à côte ils firent leur première communion; on les avait vêtus de neuf pour la circonstance et ils se sentaient un peu génés dans leurs beaux habits. Les années s'écoulaient. Claude était un

gars solide, bon travailleur, de conduite droite, point ivrogne et n'allant pas au cabaret. Jeanne devenait belle fille, son risage avenant était plaisant à regarder ; comme Claude, elle était laborieuse et ne reculait pas devant la besogne. Habile à la lessive, apte à la couture, vigoureuse, elle n'était point embarrassée pour retour-ner la litière d'une étable ou pour enjou-guer une paire de bœufs. Elle était servante, très économe, rêvant d'amasser un petit magot qui plus tard lui ferait une dot, quand elle se marierait. Avec qui? Elle ne le disait pas, mais je crois que son cœur le savait, Claude n'était point riche, il habitait avec son père et sa mère ce qu'en Normaddie on appelleraitune clôture, c'està-dire une maison attenant à un lopin de terre que l'on fait valoir. Etait-ce une ferme ? je n'ose le dire ; il me paraît que c'était une sorte de chaumière avec quel-ques champs que l'on tenait à bail, que l'on cultivait, et d'où l'on tirait difficilement de quoi vivre après avoir payé le propriétaire. C'est là que travaillait Claude, aidant le père Pagnon qui maniait encore le hoyau pendant que la mère s'occupait aux soins du ménage. On vivait en paix, avec la confiance de ceux qui savent que chaque jour sufflit à sa peine et que le pain quotidien ne manque pas à ceux qui tra-vaillent de l'aube à la nuit.

En 1864, Claude et Jeanneavaient vingt ans; on ne grignottait plus les noisettes, on ne cueillait plus les ravenelles; on était sérieux. Le rude labeur des champs vieillit vite: à la campagne, on voit des enfants et des hommes: les jeunes gens si nom-breux dons les villes, y sont rares, sinon inconnus; l'àge semble se manifester sans transition; on passe de l'enfance à la virilité, selon la besogne à laquelle on est dévolu. Celui qui garde les vaches au pré est un enfant; le lendemain, s'il saisit les manches de la charrue, c'est un homme. Claude et Jeanne en étaient là ; pour eux, l'adolescence n'était plus et la n'avait pas été. Un jour que je parlais à un vieux fermier de ses années de primevère, il secoua la tête et me répondit : «Je n'ai jamais eu le temps d'être jeune. » Claude en aurait pu dire autant.

On était aux environs de l'Epiphanie ;

une partie du jour, ils s'étaient promenés silencieusement en se tenant par le petit doigt ; Claude paraissait embarrassé Jeanne ne soufflait mot, comme si elle fut tombée au fond de ses rèveries. soir, à l'heure du crépuscule, Claude s'arrêta tout à coup et dit : « As-tu pensé à te marier ? — Toute fille y pense, tu le sais bien. — Et avec qui ? » Elle leva les épaules, doucement, et ne répondit pas. Claude sembla héeiter : « Dis donc, la Jeanne, veux-tu te marier avec moi? — Tout de même, mon Claude, et tu n'auras pas à en rougir. » Simplement, sans expansion ex-térieure, ils s'embrassèrent. « C'est dit? - C'est dit! - Je vais demander la permission aux vieux, bien sûr qu'ils seront consentants; nous feront la cérémonie après Paques : nous nous établirons dans a maison, la place n'y manque pas, ça coûtera moins et, comme ca, je ne quitterai point la mère. »
Le soir, après le souper, devant l'âtre,

pendant que le père Pagnou sommeillait et que la mère filait sa quenouille, Claude assis sur l'escabeau de bois dit : Voilà, les parents : j'ai à vous dire que Jeanne Depresle et moi nous nous sommes «promis» et que je vous demande de ne point nous